

Jacques VANDROUX

La Messe des morts

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-1329-8

© Jacques Vandroux

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du
contenu de ce livre.

Couverture :

Crédits photos

© iStockphoto.com/shaunl

© iStockphoto.com/April30

© iStockphoto.com/Peepo

Conception graphique : © Matthieu Biasotto

AVERTISSEMENT

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms des personnages, les événements ainsi que le village de Saint-Ternoc sont le fruit de l'imagination de l'auteur. En conséquence, toute homonymie, toute ressemblance ou similitude avec des personnages et des faits existants ou ayant existé ne saurait être que coïncidence fortuite et ne pourrait en aucun cas engager la responsabilité de l'auteur.

1. BALADE DANS UNE CARRIERE. OCTOBRE 1984

Malmenés par le vent, les nuages jouaient avec la lune pleine. L'homme pesta une nouvelle fois. La luminosité insuffisante lui avait caché un rocher sur lequel il avait manqué de trébucher. Il approchait du lieu de rendez-vous. L'angoisse qu'il avait tenté d'occulter durant toute la journée exsudait de chaque pore de sa peau. Minuit moins vingt. Il était en avance et avait le temps de s'accorder une pause pour reprendre ses esprits. Il s'assit sur un bloc de granit et sortit un paquet de cigarettes de sa veste. Il en alluma une et inspira longuement la première bouffée. Il aimait la fumée âcre des Gitanes sans filtre. Il jeta un regard panoramique sur la carrière qui s'étendait à perte de vue : l'origine de la fortune de la famille Karantec ! C'est grâce à elle qu'il pouvait jouir pleinement des plaisirs de la vie. C'est aussi à cause d'elle qu'il était ici cette nuit... alors que c'est dans le lit d'une femme mariée qu'il baisait chaque mardi soir depuis plusieurs mois qu'il aurait dû se trouver. Chaque médaille a son revers.

Quand son père, Yann, l'avait appelé en fin de matinée, Patrick Karantec l'avait rejoint sans demander d'explication. Avec le vieux, on ne négociait pas, on obéissait. Bizarrement, son père avait l'air particulièrement nerveux. Ce n'était pas dans les habitudes du demiurge qui régnait sur Saint-Ternoc et les environs.

Yann Karantec avait ordonné à son fils d'aller dans la carrière de granit familiale à minuit. Patrick avait essayé de refuser la mission en arguant qu'il avait déjà des obligations. Malheureusement, son père connaissait tout de son agenda hebdomadaire, et même s'il

avait effectivement eu un rendez-vous à l'autre bout de la France, le vieux le lui aurait fait annuler. Patrick avait donc cédé. Il profitait de l'argent familial en tant que directeur commercial largement payé à ne pas faire grand-chose. Il devait, par conséquent, rendre un service de temps à autre.

Yann Karantec avait résumé en quelques mots ce qu'il attendait de lui. Il avait reçu une lettre anonyme au courrier du matin. Son interlocuteur l'avait convoqué le soir même. Il détenait soi-disant de mystérieuses informations. Quand Patrick s'était inquiété d'une tentative de chantage, son père l'avait rabroué. Sa mission était simple : savoir ce que l'inconnu leur voulait. Yann s'occuperait lui-même de la suite des opérations. Patrick avait proposé de se faire accompagner par deux amis de confiance : ils pourraient si nécessaire menacer l'indésirable. La réponse s'était bornée à un silence glacial et méprisant.

Patrick Karantec écrasa le mégot de la cigarette qu'il avait fait durer le plus longtemps possible. Il n'avait jamais brillé par son courage, mais s'en satisfaisait parfaitement. Cette nuit, cependant, il ne pouvait compter que sur lui-même. Il reprit sa marche en regardant avec anxiété la vaste forêt limitrophe. Les légendes bretonnes rabâchées par sa grand-mère avaient laissé des traces. Il se secoua. Il n'allait pas explorer les bois, mais discuter avec un maître chanteur aux intentions louches... et il excellait dans l'art de la négociation.

Il était minuit moins cinq lorsqu'il arriva au point de rendez-vous. Personne ! L'inconnu s'était sans doute caché pour observer les environs et s'assurer que son interlocuteur venait seul, comme prévu. Patrick Karantec prit une pose aussi détendue que possible et attendit. Inconsciemment, son attention se porta sur les bruits qui l'entouraient. Au loin, le grondement de la mer, le souffle du vent dans les arbres, le cri d'un animal nocturne, de temps à autre un craquement sec. La lune disparut derrière un nuage, plongeant de longues secondes le paysage dans une obscurité presque totale. Tout parut soudainement plus angoissant. Putain, pourquoi avait-il oublié sa lampe de poche ? Lorsque l'astre réapparut, Patrick jeta un œil à sa droite et jura en reculant d'un pas. À cinq mètres de lui,

une ombre le fixait, immobile. Depuis combien de temps se trouvait-elle là ?

Patrick Karantec observa la silhouette en tentant de dissimuler ses tremblements. Son ventre était noué et la sueur coulait le long de son dos. De grande taille, l'homme était coiffé d'un feutre à large bord et portait une cape noire sur les épaules. La pénombre empêchait de discerner son visage. À la main, il tenait un long bâton que Patrick assimila rapidement au manche d'une faux. Toutes ses terreurs d'enfant le submergèrent : l'Ankou ! Il faisait face au serviteur de la mort. « Qui voit l'Ankou sait sa fin proche ! » lui répétait sa grand-mère. Il saisit discrètement le couteau de poche dont il ne se séparait jamais. Mais que pouvait une lame contre une créature que la vie avait quittée ? Comme la silhouette restait immobile, Patrick Karantec se força à recouvrer son calme. Il avait trente-neuf ans et n'était pas l'un de ces paysans superstitieux ni un gamin terrorisé. Son père serait furieux de le voir dans un tel état de nerfs. Il respira profondément et prit le temps de détailler l'inconnu. Il remarqua une paire de rangiers aux pieds de son vis-à-vis. Cette découverte le rassura. La mort ne s'habillait pas dans un surplus militaire. Un flot d'adrénaline lui insuffla du courage. Un rendez-vous à minuit un jour de pleine lune, un adversaire déguisé comme l'Ankou : il avait affaire à un type plus qu'étrange, mais il ne se laisserait pas impressionner.

— Je suis le fils de Yann Karantec. Mon père m'a donné tout pouvoir pour négocier. Qui êtes-vous ? lança Patrick Karantec d'une voix ferme.

L'apparition secoua lentement la tête et répondit d'un ton grave :

— Qui je suis n'a aucune importance, fils de Yann Karantec ! C'est ce que je sais qui intéresse ton père. Je vois qu'une nouvelle fois le maître de Saint-Ternoc brille par sa lâcheté ! Il n'ose pas m'affronter et envoie son valet.

Piqué au vif par l'insulte, Patrick Karantec réagit nerveusement.

— Écoutez, je me suis prêté à votre petite mascarade, mais je n'ai pas que ça à foutre. Alors vous me faites part de vos exigences, je les rapporte à mon père et il réglera tranquillement cette affaire avec vous.

— Je ne suis pas pressé. Mon message attend depuis quarante ans... Il ne t'a jamais rien raconté, n'est-ce pas ? interrogea l'inconnu qui n'avait toujours pas bougé.

Patrick Karantec, qui avait imaginé une sordide demande de rançon financière, bafouilla :

— Quarante ans ? De quoi parlez-vous ? Je n'étais même pas né. Bon, que voulez-vous que je lui dise ?

L'homme ne répondit pas, comme perdu dans ses pensées. Karantec tenta de s'approcher pour distinguer son visage. Ce type était dangereux pour sa famille, donc pour lui. L'inconnu étendit le bras, pointant la faux vers Karantec. La lame était tournée vers l'extérieur. Ce fou avait imité l'Ankou jusque dans les moindres détails. Peut-être la gendarmerie pourrait-elle retrouver facilement les traces d'un tel personnage ?

L'inconnu avança d'un pas et s'adressa à Karantec.

— C'est ton père que je voulais voir ce soir, mais il a eu peur des fantômes.

L'homme laissa passer un long silence, couvert par le vent qui s'engouffra soudain dans les branches des chênes centenaires de la forêt. Il ôta son chapeau, dévoilant une face squelettique. Son visage était d'un blanc crayeux et ses orbites d'un noir de corbeau : aucun signe de vie ne se manifestait là où auraient dû se trouver ses yeux. Karantec trembla et s'appuya au rocher derrière lui en baissant la tête. Qu'est-ce que son père avait donc fait pour mériter une telle vengeance ? Il releva cependant son regard et mit quelques secondes à réaliser que l'individu était grimé. Il était temps que cette entrevue prenne fin, mais, armé de sa faux, le fou était particulièrement dangereux.

— J'ai pris ma décision. Tu vas transmettre un message au grand Yann Karantec.

Rassuré, Patrick demanda anxieusement :

— Lequel ?

Soudain, la faux décrivit un arc de cercle et trancha la gorge de Patrick Karantec. Le sang jaillit, sombre, en longs jets. Dans un ultime réflexe, la victime porta ses mains à son cou, puis tomba sur les genoux et s'effondra sur une plaque de granit. L'inconnu regarda Karantec agoniser. Quand ce dernier eut cessé de bouger, le bourreau s'approcha du cadavre. Il déboucla la ceinture du mort et tira à coups secs sur le pantalon, dévoilant des cuisses claires et

poilues. Ensuite, il lui retira un caleçon blanc décoré de lapins en train de s'accoupler. Patrick Karantec avait prévu d'assouvir ce soir ses pulsions sexuelles, mais sûrement pas ce qu'il allait subir dans quelques secondes. L'inconnu écarta les bras et les jambes du corps avec calme. Puis il fouilla sa poche et saisit un pieu en bois. Il le glissa entre les fesses du cadavre et sembla hésiter quelques instants. Puis, d'un geste brusque, il l'enfonça violemment dans l'anus de Patrick. Un filet de sang s'écoula des chairs déchirées. La lune éclaira le cul blanc et rebondi déformé par la protubérance obscène.

Une goutte de sueur perla sur le front de l'Ankou. Même si la vie dépravée de sa victime ne méritait aucune circonstance atténuante, ce n'était pas au fils Karantec qu'il avait voulu infliger cet outrage. Son père l'avait sciemment envoyé à la mort. Malgré tout, peut-être ce contretemps était-il le bienvenu ? À partir de ce jour, Yann Karantec allait vivre avec la peur au ventre. L'inconnu ne lui avait révélé qu'un seul indice dans le courrier expédié la veille de Brest. Il venait de lui en fournir un second. D'autres suivraient si cela s'avérait nécessaire... jusqu'à ce que le maître de Saint-Ternoc paye pour l'ignoble faute commise quarante ans plus tôt.

Le meurtrier déposa son chapeau de feutre à côté du cadavre et s'éloigna, le pas lourd, vers la lisière de la forêt. Sa mission était difficile à accomplir, mais rien ni personne ne l'arrêterait.

2. CONDOLEANCES

Tête nue, Yann Karantec était seul à la sortie de l'église. Sa femme se tenait un pas derrière lui, comme depuis le début de leur mariage. Ses deux autres fils s'étaient décalés d'un bon mètre pour laisser le maître de Saint-Ternoc recevoir en premier les condoléances des villageois et des notables de la région. Sa fille n'avait pas pu les rejoindre pour la cérémonie. Marqué par la douleur, Yann Karantec restait cependant impassible. Jamais il n'avait voulu montrer de signe de faiblesse en public.

Mécaniquement, il serrait les mains qui s'offraient à lui. Il n'écoutait pas les paroles de réconfort, sincères ou hypocrites, que lui adressaient les participants à la messe d'enterrement de Patrick. D'abord le sénateur de la région, puis un député brestois, des conseillers régionaux, les maires des communes avoisinantes, des entrepreneurs locaux avec lesquels il avait l'habitude de faire des affaires. Il avait l'impression de prendre part à un meeting électoral alors qu'il s'agissait de la mort de son fils, nom de Dieu ! Dans un moment de lucidité, il reconnut que c'est lui qui avait imposé ce protocole depuis des années. Aujourd'hui, il s'en moquait. Il n'avait plus qu'une obsession : se venger. Se venger de ceux qui avaient assassiné son fils d'une manière aussi honteuse, se venger de ceux qui avaient humilié la famille Karantec à la face du monde. Il se remémora les événements de la semaine précédente.

Il travaillait à son bureau depuis sept heures du matin quand il avait reçu un appel de la gendarmerie. Il avait sauté dans la 205 GTI 1.6 qu'il s'était offerte quelques mois plus tôt et avait foncé vers les carrières, manquant deux ou trois fois de quitter la

route. Les gendarmes avaient recouvert le cadavre d'une bâche. Malgré leur réticence, Yann Karantec avait souhaité voir Patrick. Son regard avait mis plusieurs secondes avant de se détacher du morceau de bois qui dépassait du derrière de son garçon. Quel était le taré qui en voulait ainsi à sa famille ? Avant même que Karantec ait pensé à une quelconque vengeance, son sens de l'organisation avait pris le dessus. Le corps avait été découvert par Jules Roux, un de ses plus anciens ouvriers. En maniant la carotte d'une rente et le bâton d'un licenciement sans indemnité, il arriverait à acheter son silence. Il savait que les gendarmes ne parleraient pas à leur entourage. Dès qu'il aurait le nom du procureur chargé de l'enquête à Brest, il l'appellerait pour lui demander de ne pas ébruiter le viol anal de Patrick. Quarante ans de bons et loyaux services échangés avec tous ceux qui avaient un peu de pouvoir dans la région lui garantissaient une protection presque totale. Il avait été soulagé en entendant, le lendemain, le rapport du médecin légiste : le viol s'était déroulé post-mortem. Faible consolation...

C'étaient maintenant les villageois qui lui présentaient leurs condoléances. Certains étaient effrayés par ce meurtre. Depuis un siècle, tout avait réussi à la famille Karantec. Ils étaient passés du statut de tailleurs de pierre à celui de notables économiques et politiques du pays de Léon. D'autres avaient du mal à cacher leur satisfaction : les maîtres des lieux commençaient à payer leur arrogance. C'est ceux-là que Yann Karantec méprisait par-dessus tout. Plutôt que d'essayer de le concurrencer ou de l'attaquer de front, ils jouaient le rôle de serviteurs zélés et se réjouissaient en secret des échecs de leur patron. Enfin, quelques rares personnes semblaient avoir de la peine pour les Karantec. Les mots les plus sincères s'adressaient d'ailleurs à son épouse, pas à lui. Son fils Patrick était certes un coureur et avait peu d'ambition professionnelle, mais Yann Karantec avait aimé sa façon de séduire toutes les femmes qui se présentaient à lui. Il s'était parfois montré rude avec son cadet, mais il avait toujours été son fils préféré. Il lui rappelait sa jeunesse, même si de réguliers voyages d'affaires permettaient au patriarche de se prouver qu'il avait encore de la vigueur.

Les gens d'ici ne l'appréciaient pas, mais il n'en avait cure. Les villageois de Saint-Ternoc et des environs l'avaient aidé,

volontairement ou non, à asseoir sa puissance. En retour, il leur avait donné l'assurance d'un travail et d'un salaire et les avait dépannés financièrement quand ils en avaient besoin. Bien évidemment, tout prêt imposait des intérêts, ce qui expliquait le ressentiment de ceux qui lui étaient redevables, mais c'était le jeu. Les plus forts écrasent les plus faibles, et les plus intelligents savent laisser quelques miettes à ceux qu'ils réduisent en servage. Ils évitent ainsi les révoltes.

Les derniers villageois sortaient de l'église. Viendrait ensuite le tour du curé, qui lui ânonnerait quelques bondieuseries auxquelles il ne croyait plus depuis longtemps, et il pourrait accompagner son fils jusqu'à sa dernière demeure. Il l'enterrerait dans le nouveau caveau familial qu'il avait fait bâtir avec les plus belles pierres de la carrière. Il serait seul avec sa femme, ses deux fils et ses petits-enfants. Il pourrait alors se laisser aller. Il haïssait l'inconnu qui avait assassiné son fils, mais il se détestait également. Il était, lui aussi, responsable de sa mort. Pourquoi avait-il pris Patrick de haut quand le garçon lui avait suggéré d'emmener un ou deux gros bras avec lui au rendez-vous ? Yann Karantec avait craint une menace de chantage et avait souhaité la régler en famille. La lettre ne contenait que trois phrases : « Karantec, n'oublie pas l'année 44. Si tu veux la paix, viens seul ce soir à minuit en haut des carrières. Tu n'auras qu'une seule chance. »

Les Karantec avaient profité de la présence allemande pendant la guerre pour étendre leur pouvoir. En 1944, son père, Émile, et lui avaient soudoyé plusieurs hommes politiques influents pour qu'ils les aident à dissimuler leur collaboration active avec l'occupant allemand. En recevant la lettre, il avait imaginé un chantage à retardement, le corbeau ayant peut-être retrouvé une pièce compromettante. Une simple histoire de fric qu'il aurait dû savoir gérer. Rien ne s'était déroulé comme prévu ! L'inconnu avait sauvagement égorgé son fils, l'avait sodomisé avec un pieu et avait laissé comme signature un vieux chapeau de paysan. Il nageait en plein cauchemar, mais, surtout, il ne comprenait pas les motivations de son adversaire. Que lui reprochait-il ? Cela avait-il un rapport avec l'île ? Impossible ! Seule une poignée de personnes triées sur le volet étaient au courant. Cette mort lui était-elle réservée ? Le malade s'était-il acharné sur Patrick parce que lui, Yann Karantec, n'avait pas daigné se rendre à son « invitation » ? Pire que tout,

pour la première fois depuis des dizaines d'années, le maître de Saint-Ternoc ne contrôlait plus la situation.

Il serra la main du curé, dont il n'avait pas écouté les paroles. Des années de pratique lui avaient cependant permis de simuler un intérêt poli pour le discours de son interlocuteur. Comme il se dirigeait vers le fourgon funéraire où était déjà installé le cercueil de son fils, un murmure courut dans l'assemblée de ceux qui n'étaient pas encore rentrés chez eux. Il se retourna, troublé. Une vieille femme s'avancéait, accompagnée d'un épagueul qui gambadait à ses côtés. D'un pas alerte pour son âge, elle monta les quelques marches et s'approcha de lui. Elle était la dernière personne que Yann Karantec avait envie de croiser en cette terrible journée. Il décida de l'ignorer, mais elle se mit en travers de sa route. Une partie de la population les observait. Le maître de Ternoc devait faire face.

— Je ne savais pas que vous vous intéressiez à ma famille, Soizic Le Hir. À moins que vous ne vous réjouissiez de ce qui est arrivé à Patrick ? Cela fait des années que je ne vous avais pas rencontrée. L'événement est suffisamment important pour que vous ayez quitté votre tanière, tenta-t-il de crâner, bien conscient que chaque mot de leur conversation serait répété ce soir dans les foyers de Saint-Ternoc.

— Je ne me réjouis jamais de la mort d'un homme, Yann Karantec, même s'il vient d'une lignée aussi dévoyée que la tienne. Je regrette la mort de ton fils. Cependant, ton aïeul a défié les forces de la nature. Ton père et toi avez continué sur la même voie. Maintenant, elles se rebellent. Repens-toi, Yann Karantec, ou ta famille continuera de payer pour vos crimes.

Karantec ne supporta pas le discours moralisateur de cette vieille folle devant autant de témoins. Il n'avait de leçon à recevoir de personne, et surtout pas de ce rebut de l'humanité.

— Retourne te terrer dans la forêt, sorcière, et laisse-moi pleurer Patrick !

La colère de l'entrepreneur n'impressionna pas la femme. Elle le regarda d'un air songeur, tapa le sol de ses bottes, comme pour les décroter, puis rebroussa chemin et lança d'une voix claire :

— La famille Karantec a rarement pleuré ceux qui sont morts de l'avoir croisée. Je t'aurai prévenu. Tu peux encore te faire pardonner ta conduite, mais fais vite.

— Dégage, vieille folle. Et veille à ne plus jamais me rencontrer !

Furieux, Yann Karantec quitta le parvis de l'église et monta dans sa voiture. Il démarra et partit vers le cimetière. La femme haussa les épaules, appela son chien et reprit la direction de la forêt. Sur la place, les conversations allaient bon train. La Soizic était considérée comme une originale arrivée d'on ne sait où dans sa jeunesse et qui n'avait jamais voulu abandonner sa cabane. Cependant, on l'évitait quand on le pouvait. Les anciens avaient appris aux villageois à se méfier de ces hommes ou femmes qui vivaient seuls et côtoyaient peut-être des forces maléfiques que les braves gens ne fréquentaient pas. Qu'était-elle venue raconter à ce pauvre Karantec ? La plupart des participants se regardaient sans comprendre. Quelques-uns, plus âgés, se doutaient que Saint-Ternoc allait connaître une tempête.

3. EN MER. 20 MARS 1985

La nuit était tombée sur la mer déchaînée. Les deux hommes n'avaient plus aucune notion du temps. Les flots enragés et les nuages sombres vomissant leurs hallebardes d'eau s'étaient ligués pour venir à bout des deux marins imprudents. Depuis la fin de l'après-midi, ils combattaient contre ce milieu hostile qui semblait avoir juré leur perte. Piloter le bateau pour éviter de chavirer, écopper, s'accrocher au garde-corps pour ne pas être projeté par-dessus bord. Ils avaient arrêté de parler depuis longtemps, leur voix était de toute façon couverte par le tumulte de la tempête. Passant du gris au noir, les vagues étaient parties à l'assaut de l'embarcation.

Malgré leur expérience, les deux hommes sentaient leurs tripes se nouer un peu plus chaque fois qu'un mur d'eau s'abattait sur le pont du petit chalutier. Par principe, ils avaient enfilé leur brassière de sécurité. Mais ils savaient bien que s'ils basculaient dans la mer ils seraient assommés par les vagues et noyés dans les secondes qui suivraient. Pêcheur depuis plus de quinze ans, Corentin n'avait jamais affronté une telle tempête. Son compagnon ne manifestait aucun signe extérieur de panique, cependant Corentin savait qu'il était aussi terrifié que lui. Ils avaient hésité à quitter le port au petit matin. La météo annonçait un avis de grand frais, mais les prévisions n'avaient jamais évoqué un vent de force 9. Ils s'étaient éloignés à une vingtaine de milles nautiques des côtes et avaient lancé leur chalut. La pêche avait été exceptionnellement bonne et ils avaient été trop gourmands. Les deux marins avaient sous-estimé la vitesse d'arrivée du mauvais temps. S'il s'attendait à devoir se bagarrer contre les éléments, jamais Corentin Corlay, le patron pêcheur, n'avait imaginé que le combat serait aussi déséquilibré.

Le système de navigation était inutilisable et Corentin avait sorti sa vieille boussole. Plein sud... en espérant éviter les récifs qui bordaient l'île de Maen Du. Dans l'obscurité presque totale, ils entendraient la coque craquer au contact des brisants avant de les apercevoir. Ne rien voir, deviner au dernier moment les trombes d'eau qui s'abattaient sur eux ! Pour ne pas sombrer dans la folie, les deux hommes se concentraient sur leurs gestes, évacuant la menace invisible qui les guettait chaque seconde. Soudain, à une distance que Corentin Corlay fut incapable d'évaluer, une lumière troua la nuit. Son cerveau entra en ébullition. Il n'y avait aucun port là où il pensait se trouver ! Ils avaient dû dériver de plusieurs milles. Cependant, où qu'ils soient, ils avaient rejoint un havre d'accueil dont le fanal allait les sauver. Il esquaissa un signe de croix et dirigea son embarcation vers la lueur miraculeuse.

Sept heures du matin. Le vent s'était calmé et les dernières étoiles avaient crevé le plafond nuageux. Yves Le Goff était réveillé depuis longtemps. À son âge, les heures de sommeil devenaient rares. Il avait préparé un broc de café, avait étalé du pâté sur un morceau de pain sec, puis avait trempé cette tartine dans son bol avant de le mâcher lentement. Il devait maintenant vérifier si le toit de sa maisonnette avait tenu le coup. Parole de Breton, la tempête qui avait englouti la cité d'Ys n'avait pas dû être aussi violente que celle de la nuit ! Il se couvrit chaudement, saisit une lampe torche et quitta sa chaumière. Construite sur une lande battue par les vents, elle appartenait à sa famille depuis plusieurs générations. Il entendit le bruit des vagues qui se fracassaient contre la falaise. La mer voulait prouver qu'elle était encore dangereuse, mais Le Goff savait que le calme reviendrait dans l'après-midi. Il contourna la maison, attrapa une échelle et l'installa. En inspectant le toit, il jura. Les murs de granit étaient faits pour affronter les siècles, mais plusieurs ardoises avaient été arrachées. Il devrait les remplacer et cela lui ferait des frais. Il demanderait l'aide de ses amis. Il redescendit et se dirigea vers la côte. Les nuages s'effiloçaient, laissant la place à une lune qui éclairait le paysage. À l'est, il apercevait les premières lueurs de l'aube. La marée serait basse dans trois heures et il irait ramasser des palourdes. Comme il s'approchait de la falaise, Yves Le Goff observa les rochers battus par les vagues. En bas, un reflet attira son attention. Malgré ses soixante-dix ans bien sonnés, dont

près de cinquante passés sur les flots, sa vue était encore bonne. Il plissa les yeux pour percer l'obscurité et ce qu'il découvrit le glaça. Coincé entre deux blocs de granit, un petit chalutier à l'étrave déchirée semblait flotter au-dessus de l'eau. La marée avait commencé à baisser, laissant le bateau prisonnier des récifs. Y avait-il des hommes à bord ?

Trois cents mètres plus loin, sur sa droite, un sentier permettait d'accéder à une crique, nichée au pied de la falaise. Cependant, Le Goff devrait attendre que la mer soit suffisamment basse pour pouvoir l'emprunter. Il décida donc de couper directement à travers les rochers. Il accrocha sa lampe à la ceinture, se tourna face à la paroi et, avec prudence, entama la descente jusqu'à l'épave, assurant ses prises sur le granit mouillé. Ce n'était plus de son âge et une chute l'enverrait dans les flots bouillonnants, mais il y avait peut-être des marins à sauver, et cette mission était plus importante que d'économiser sa vieille carcasse. Bloc après bloc, posant avec précaution ses pieds à chaque mouvement, il atteignit enfin son but. Le souffle court, il s'accorda quelques instants de répit. Son cœur battait la chamade et tous ses membres tremblaient : pas le moment de faire un malaise. Il respira profondément, tira un paquet de cigarettes de sa poche et alluma une Gauloise.

Il attrapa la lampe et s'approcha de l'épave. Quand le faisceau éclaira la plaque du bateau, Yves Le Goff s'immobilisa. Comment avait-il pu ne pas le reconnaître ? Sans doute l'état de délabrement du navire supplicié par la mer. *La Morgane*, le bateau de Corentin Corlay ! Corentin Corlay, qui avait commencé comme apprenti sur son propre chalutier ! Il se précipita par-dessus le garde-corps. La coque tangua dangereusement, mais il n'y prit pas garde. Avec un peu de chance, le gamin et son équipier seraient encore à bord. Quelques secondes plus tard, ses épaules s'affaissèrent. L'embarcation était vide. La tempête avait eu raison d'eux et les avait projetés dans l'océan. Corentin et son drôle de matelot ne reviendraient jamais. Le vieil homme regarda le ciel. Il irait brûler un cierge à la chapelle de Bonne-Nouvelle, recommander à Notre-Dame l'âme de ces deux marins disparus en mer. Avant cela, il avait une démarche beaucoup plus difficile à accomplir. Il devait prévenir Yvonne Corlay, la mère du gamin. La mort de son fils allait la ravager. Après son mari et son fils aîné, c'est son second garçon que la mer venait de lui voler.

4. SAINT-TERNOC. 28 MARS 1985

Le train ralentissait imperceptiblement. Dans un grésillement nasillard, la voix du contrôleur annonça l'arrivée en gare et les deux minutes d'arrêt réglementaire accordées par la SNCF. Le passager se leva et saisit, au-dessus de son siège, une vieille valise au cuir tanné par les ans. Il salua ses compagnons de voyage d'un mouvement de tête et quitta le compartiment. Le trajet avait été interminable. La pluie n'avait pas cessé depuis le départ de Paris. Peut-être avait-elle un peu baissé en intensité depuis qu'ils avaient passé Rennes.

Le train s'arrêta en gare de Morlaix avec un crissement de freins déchirant. Michel Navarre descendit sur le quai, accueilli par un crachin qui semblait avoir vidé le paysage de ses couleurs. Il remonta le col de son manteau et regarda autour de lui. Le quai était pratiquement désert. Morlaix n'était pas une destination courue un jour de semaine du mois de mars. Comme la locomotive diesel emmenait son convoi de voyageurs jusqu'à Brest, il entra dans la gare. L'autobus pour Saint-Ternoc ne partait qu'à quinze heures. Il avait plus d'une heure à tuer. Il acheta un billet, sortit du bâtiment et se dirigea vers un restaurant qui lui permettrait d'attendre au chaud. Il pénétra dans l'établissement dans l'indifférence générale et examina rapidement le décor : un snack-bar moderne. Seules quelques marines accrochées au mur rappelaient au client qu'il avait rejoint le Finistère. Dans une ambiance enfumée, des ouvriers terminaient leur repas et des habitués s'invectivaient, lancés dans une partie de 421. Quelques voyageurs, comme lui, attendaient l'autocar qui, de village en village, les conduirait à leur destination finale.

Il n'avait pas mis les pieds en Bretagne depuis plus de vingt ans et aurait aimé le faire dans des conditions plus sereines. Il commanda le plat du jour, une daube de porc accompagnée d'un pichet de vin rouge, mangea tranquillement, puis saisit l'un des exemplaires du quotidien *Ouest-France* à la disposition des clients. La tempête qui avait sévi sur toute la France ces derniers jours faisait la une du journal. Six marins avaient péri en mer. La météo s'était apaisée, mais l'arrivée prochaine d'une nouvelle dépression risquait d'apporter des vents annoncés à plus de cent vingt kilomètres à l'heure. Malgré la crise économique qui commençait à frapper le milieu de la pêche, les bateaux resteraient au port. Michel regarda par la vitrine du bar. Un autocar d'un autre âge venait d'arriver. Il laissa un billet de vingt francs sur la table et rejoignit la gare routière.

Le crachin avait cédé sa place à un timide soleil. Depuis le départ de Morlaix, Michel Navarre, perdu dans ses pensées, avait admiré le paysage qui défilait sous ses yeux. L'autocar s'était peu à peu vidé de ses passagers ; ils n'étaient plus que trois à se rendre à Saint-Ternoc, terminus du voyage. Le véhicule quitta la route principale pour emprunter une départementale qui s'enfonçait dans une forêt d'arbres torturés. Les branches entrelacées offraient par moments un toit naturel qui filtrait la lumière. Michel ressentit une étrange sensation, comme s'il venait d'abandonner son monde quotidien pour plonger dans une dimension inconnue. Il haussa les épaules : dix années de recherches dans la vallée du Nil l'amenèrent parfois à modifier sa perception de la réalité. Certaines divinités égyptiennes avaient gravé en lui une part de romantisme peu compatible avec sa fonction d'historien. La dernière avait marqué son histoire au fer rouge, le forçant à désertier le pays des tombeaux des pharaons. Il se rendait à Saint-Ternoc pour étudier des faits, non pas pour se laisser bercer par des jeux de lumière bretonne.

L'autocar quitta la forêt. Droit devant lui, sauvage et majestueuse, la mer, décorée par les crêtes blanches du moutonnement des vagues. Michel Navarre frissonna, mais chassa aussitôt la sensation d'oppression qui venait de le saisir. Le véhicule poursuivit son chemin au milieu de prairies protégées du vent par des haies, savant mélange de buis, d'aulnes et d'ajoncs. L'ajonc, l'or de la Bretagne, dont les fleurs jaunes annonçaient la fin d'un hiver rude. Sur sa gauche, il aperçut une forêt aux arbres décharnés. Au

sortir d'un virage, une allée couverte envahie par les fougères. Sur la droite, en haut d'un promontoire, une vaste et sévère demeure semblait surveiller le village en contrebas. La route se mit à descendre. Au détour d'un lacet, le village de Saint-Ternoc s'offrit à la vue de Michel Navarre. Les premières maisons faisaient face au port, puis se regroupaient sous la protection d'une église plusieurs fois centenaire. Les dernières bâtisses se dispersaient sur le versant qui remontait vers le plateau qu'il venait de quitter. Commune de deux mille cinq cents âmes, Saint-Ternoc vivait de la pêche, de l'agriculture, de l'exploitation du granit et d'un peu de tourisme l'été. Une moue discrète marqua le visage de Michel Navarre : son arrivée ne passerait sûrement pas inaperçue.

L'air du large le sortit de sa torpeur. Le car s'était garé sur le petit parking du port et le chauffeur s'était précipité dans l'un des deux bistrots. Le rire des mouettes tournoyant au-dessus de lui, le vent dans ses cheveux, le claquement des vagues : tout était réuni pour que Michel intègre instantanément son nouvel univers. Il se dirigea vers un homme assis sur un vieux banc, le regard tendu vers l'horizon. Il le héla. L'homme, une soixantaine d'années, la peau burinée par le soleil et le vent, une vareuse remontée jusqu'au cou, se retourna et l'observa avec surprise. Pourquoi un inconnu venait-il traîner ses guêtres à Saint-Ternoc à cette époque de l'année ?

— Bonjour, pourriez-vous me renseigner ? entama l'étranger.

— Ça dépend ce que vous voulez savoir. Vous êtes en vacances ?

— On peut dire ça comme ça. Le climat a l'air sain chez vous, n'est-ce pas ?

Le Breton le fixa, consterné. Venir ici pour le climat ! Eux qui en pâtissaient pour essayer de faire pousser leur récolte malgré le vent et le sel, qui sacrifiaient la vie de leurs enfants à la mer pour en tirer leur subsistance. Même s'il ne quitterait son village pour rien au monde, le vieux ne pouvait s'empêcher de secouer la tête quand il entendait ça. Le gars venait de la ville !

— Ma foi, c'est sûr que si vous cherchez des embruns, vous allez être servi. Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— J'ai réservé une chambre à l'*Hôtel des Boncaniers*. Vous pouvez m'indiquer comment on y va ?

— Oh ben là ! s'exclama le villageois, c'est pas bien compliqué. Y a qu'une rue principale à Saint-Ternoc. Vous la remontez jusqu'à

l'église. Sur la place, vous prenez sur votre gauche. Vous verrez, y a une petite venelle. Une fois au bout, vous serez arrivé chez la Katell.

— Je vous remercie.

La curiosité du Breton avait été éveillée. Ses copains du café les regardaient sans discrétion. Ils lui poseraient des questions. Il força sa nature taiseuse et, avant que Michel ne s'en aille, lui demanda :

— Sinon, pourquoi est-ce que vous venez respirer le bon air de la Bretagne ?

Michel Navarre suspendit son pas. Il hésita un instant à répondre, surpris. Il ne pouvait pas se permettre de braquer un habitant qui s'empresserait d'aller rapporter leur conversation.

— Je suis écrivain. Je recherche un endroit tranquille pour trouver des idées et rédiger quelques chapitres de mon nouveau livre. Je m'appelle Michel Navarre.

La mine étonnée du villageois prouva que le nom de Navarre lui était totalement inconnu. Sans doute les thrillers à tendance égyptologique n'avaient-ils pas encore atteint le rayon librairie de la *Maison de la Presse* de la bourgade. Il enchaîna :

— Une partie de mon roman en cours se déroule en Bretagne, dans le monde de la pêche. Quoi de mieux que de se renseigner sur place plutôt que d'inventer des bêtises ! Je me demandais même si je ne pourrais pas accompagner un patron pour une sortie en mer. Vous le savez peut-être ?

— C'est que vous n'arrivez pas vraiment au bon moment. On vient de perdre deux gars, il y a huit jours. La tempête les a emportés, ajouta-t-il en se signant.

Navarre respecta un temps de silence en mémoire des pêcheurs disparus. Puis il reprit :

— J'ignorais que Saint-Ternoc était en deuil. Je me ferai le plus discret possible.

Visiblement satisfait par les réponses de l'étranger, le Breton reporta son attention sur un chalutier en train d'accoster.

Ce soir, tout le village serait au courant qu'un écrivain cherchait des informations à Saint-Ternoc. Comment ses requêtes seraient-elles accueillies ? Mystère !

Michel Navarre se dirigea vers la grand-rue qui rejoignait le bourg. Il dépassa le second bistrot, puis une boutique d'artisanat local, fermée en cette période de l'année, et remonta la rue.

Quelques enfants jouaient sur un minuscule trottoir, trois femmes discutaient devant une boulangerie. Il atteignit l'église. Sur la place qui l'entourait, il repéra la mairie, un restaurant, un café et une épicerie d'un autre âge qu'aucune grande surface n'était encore venue concurrencer. Il s'engouffra dans la venelle et parcourut une centaine de mètres qui le menèrent à l'hôtel, une vieille bâtisse qui aurait mérité d'être rénovée, mais qui offrait une vue splendide sur l'océan. Il poussa la porte d'entrée et trouva un comptoir déserté. Il tapa du bout du doigt sur la sonnette et observa l'établissement en attendant l'arrivée d'un employé. Pas de restaurant, une petite salle qui devait sans doute accueillir le petit déjeuner, un escalier aux effluves de cire d'abeille qui montait aux chambres. Bien suffisant pour ce qu'il avait à faire.

Une femme accorte le rejoignit, un large sourire sur le visage. Elle reçut son client d'une poignée de main ferme.

— Bonjour, je suis Katell Le Brozec, la gérante de cet hôtel.

— Bonsoir. Michel Navarre. Je vous ai téléphoné il y a deux jours pour une réservation d'une semaine.

— Je me souviens bien de votre appel. La période est plutôt calme. Vous n'êtes que trois à dormir ici cette nuit. Je vous ai gardé ma plus belle chambre au premier étage. Vous y serez bien. Suivez-moi, je vais vous la montrer.

Katell Le Brozec détacha une clé d'un tableau en bois et le précéda dans l'escalier. Inconsciemment, Navarre eut le regard attiré par le déhanchement de sa guide. Arrivée à l'étage, elle emprunta le couloir. Une quinzaine de chambres, tout au plus. Elle ouvrit la porte du fond et laissa son client découvrir la pièce. Vaste, un lit double orné d'un plaid vert bouteille, une petite commode envahie de bibelots bretonnants et une grande table placée sous la fenêtre. Un peu plus loin, une porte donnait sur un balcon équipé d'une antique chaise en fer forgé.

— Alors ? demanda fièrement Katell.

— C'est une très belle chambre. J'y serai parfaitement à l'aise pour écrire mon roman.

— Vous êtes écrivain ? s'exclama la femme, l'œil brillant. Elle réfléchit quelques secondes avant de continuer. Mais oui... Vous êtes l'auteur de ce roman policier qui se passe dans la ville de Louxor, c'est ça ? ... *Le Papyrus des morts* ! J'ai adoré.

Michel Navarre venait d'acquiescer un nouveau statut aux yeux de la logeuse. Il avait volontairement annoncé sa profession, mais n'avait pas espéré récolter un tel succès. Avoir un allié dans la place ne serait sans doute pas un luxe.

— Je suis heureux qu'il vous ait plu. Le récit sur lequel je travaille actuellement se déroule en Bretagne. Peut-être accepteriez-vous de m'aider dans mes recherches ?

— Plutôt deux fois qu'une ! Quand mes amies apprendront que vous dormez ici... Il faudra dédicacer quelques livres.

— Ce sera avec grand plaisir.

— Bien, je vais vous laisser vous installer. Le petit déjeuner est servi demain entre sept heures et neuf heures dans la salle à côté de l'accueil... et si vous avez besoin de renseignements, n'hésitez pas à me solliciter quand vous le souhaitez. Je suis à votre entière disposition, ajouta-t-elle en lui prenant le bras.

Michel Navarre lui rendit son sourire, ne sachant pas comment interpréter la dernière phrase. Quoi qu'il en soit, il n'était pas à Saint-Ternoc pour trouver l'inspiration pour des nouvelles de charme, aussi agréable que soit son hôtesse. Il ferma derrière elle et s'assit sur le lit. Le grincement du matelas n'était pas trop alarmant. Il quitta son manteau et ouvrit la porte-fenêtre. Quelques rayons de soleil se frayaient un passage à travers les nuages. Il avait largement le temps de prendre une douche et de définir une stratégie avant d'aller dîner. Il se demanda un instant pourquoi il avait accepté cette enquête. Il était maintenant trop tard pour disserter sur ce genre de question.

5. PARIS, TROIS JOURS PLUS TOT

Michel Navarre allongea le pas, évitant les flaques qui avaient envahi les trottoirs du boulevard Malesherbes. Cet hiver qui n'en finissait pas rendait la population parisienne morose, mais il était loin de ces considérations météorologiques. Son père l'avait appelé le matin même, le priant instamment de passer le soir dans l'après-midi. Cette injonction ne lui ressemblait pas : plutôt débonnaire et enclin à prendre son temps après une dure vie de labeur, Maurice Navarre estimait qu'il n'avait « plus l'âge pour être emmerdé par les urgences des autres ». Il avait poussé sa théorie à l'extrême, jetant un jour son téléphone dans le vide-ordures. Depuis, le concierge de l'immeuble tenait le rôle de postier et de commissionnaire. De très généreuses étrennes rétribuaient largement ces petits services quotidiens.

Veuf depuis plus de trente ans, Maurice Navarre menait son existence comme il l'entendait. Entré dans la Résistance à l'âge de vingt ans, il avait servi la France pendant près de cinq ans. Il avait tout de même trouvé le temps de tomber amoureux de celle qui allait devenir sa femme et d'avoir un charmant bambin répondant au prénom de Michel, en 1943. À la sortie de la guerre, il n'avait pas tiré parti de ses nombreux actes de bravoure ou de la considération que lui portait le général de Gaulle pour briguer un poste dans une administration. Il avait repris et développé l'atelier de mécanique de son père. Il l'avait revendu juste avant de partir à la retraite, regretté par ses trois cents employés. Maurice Navarre avait largement de quoi voir venir et, à l'âge où certains aspirent à se retirer au fond de leur tanière, il avait décidé de découvrir le monde. Il avait dû suivre des cours d'anglais, langue qu'il n'avait plus pratiquée depuis son

baccalauréat, et en avait profité pour apprendre également l'italien. Ses fréquents allers-retours à Rome et l'accroissement soudain de sa garde-robe amenaient son fils Michel à envisager que l'attrait des vieilles pierres du forum n'était plus l'unique objet de ses voyages.

Michel Navarre poussa la porte d'entrée, replia son parapluie et se dirigea vers une cage d'ascenseur minuscule presque aussi âgée que l'immeuble haussmannien. Le concierge sortit de sa loge à son passage.

— Bonjour, monsieur Michel.

— Bonjour, André, comment allez-vous ?

— Bien, bien, je vous remercie. J'allais monter chez votre père pour lui faire part d'un appel téléphonique, mais puisque vous êtes là...

— Je lui transmettrai le message. Que dois-je lui dire ?

— Que M^{me} Simona Antonelli l'attend dans deux jours à Rome, dans son hôtel habituel.

Michel marqua un instant de surprise, puis sourit à son interlocuteur.

— Vous en savez plus que moi sur les aventures de mon père. Soyez sans crainte, je lui donnerai l'information.

Il referma les deux grilles de l'ascenseur, se cala dans la vieille cabine en bois et rejoignit le quatrième étage dans un concert de grincements déchirants. Son père réagit au premier coup de sonnette. Il ouvrit et l'embrassa, puis, sans plus de cérémonie, le poussa vers le salon. Une femme était assise sur un fauteuil Chesterfield, un verre de porto à la main. Elle se leva et le salua avec grâce. Il s'inclina devant la visiteuse, curieux de connaître la suite des événements.

— Je te présente mon amie la vicomtesse Bernadette Borday. Je ne pense pas que vous vous soyez déjà rencontrés, attaqua le propriétaire des lieux.

— Effectivement, nous n'avons pas eu ce plaisir.

Elle portait avec élégance une petite soixantaine d'années. Les cheveux au carré, un maquillage très léger, elle dégageait une séduction discrète.

— Bernadette est venue me consulter hier. Je crois que tu pourrais lui rendre service, mon garçon. Je vais la laisser t'expliquer la situation.

Toujours plus surpris, Michel fit signe à la femme de se lancer.

— Comme vous l'a dit Maurice, je m'appelle Bernadette Borday. Nous avons fait connaissance il y a trois ans à un vernissage de tableaux et nous avons sympathisé.

Michel Navarre parvint à ne pas froncer les sourcils quand il apprit que son père s'était soudainement intéressé à la peinture et nota intérieurement qu'il n'évoquerait le rendez-vous romain qu'après le départ de leur invitée. Elle continua.

— Il m'a beaucoup parlé de vos travaux en Égypte et de la carrière d'écrivain que vous avez menée depuis votre retour en France. J'aime beaucoup ce mélange de roman policier et de légendes égyptiennes. Bravo pour votre réussite.

— Je vous remercie, Bernadette, mais je ne pense pas que mon père m'ait appelé cet après-midi uniquement pour que j'aie le plaisir d'obtenir vos félicitations.

— Non, effectivement. Le sujet est beaucoup plus sérieux.

Ils prirent place autour d'une table basse en bois massif rapportée d'un récent voyage africain. Michel refusa un verre de whisky et invita Bernadette Borday à poursuivre.

— J'ai une résidence secondaire en Bretagne, un peu à l'ouest de Roscoff, et je lis tous les jours le journal *le Télégramme de Brest*. Cela me permet de connaître les potins locaux. Quand je l'ai reçu hier matin, j'ai eu un choc en découvrant la première page.

Elle avait imperceptiblement pâli, comme pour confirmer ses dires. Elle attrapa le sac posé à ses pieds et en sortit le quotidien. Elle le tendit à Michel Navarre, qui le déplia et examina la une : six visages la couvraient, des visages d'hommes âgés de vingt à soixante ans. Les six marins disparus en mer pendant la fameuse tempête qui avait frappé tout l'ouest de la France ! Il survola l'article. L'identité des victimes était annoncée, mais aucun de ces noms ne lui était familier. Il rendit le journal avec un air interrogateur.

— C'est une tragédie pour ces pêcheurs et leurs proches, mais je ne vois pas en quoi je peux vous être d'une quelconque aide.

— Me permettez-vous de vous raconter une histoire ? Mais promettez-moi de la garder pour vous ! demanda la vicomtesse avec une pointe d'anxiété.

Michel la dévisagea, puis observa son père. Dans quel pétrin allait-il encore le fourrer ? Cependant, la requête qu'il lut dans ses yeux le poussa à acquiescer.

— Je vous écoute.

— Je vous remercie. J'ai cinquante-huit ans, Michel. À dix-neuf ans, je me suis mariée avec le vicomte Alexis Borday de La Faurie, de vingt-cinq ans mon aîné : un arrangement familial que je n'ai pas pu refuser à l'époque. C'était un homme d'affaires courtois, mais, à mon âge, j'aspirais à autre chose. Il passait beaucoup de temps à l'étranger pour obligations professionnelles. Arriva ce qui devait arriver. Au cours de l'une de ses nombreuses absences, j'ai rencontré un jeune lieutenant de vaisseau dont je suis tombée follement amoureuse. Nous réussissions à nous voir sans que ni mon mari ni sa famille ne s'en rendent compte. Six mois plus tard, j'étais enceinte. Mon époux était parti depuis plusieurs semaines en Afrique du Sud et n'avait pas prévu de rentrer avant un moment. Impossible, donc, lui faire endosser la paternité du bébé à venir. Dès que mon ventre a commencé à s'arrondir, avec l'aide de mes parents, j'ai simulé une maladie qui m'a écartée de mon foyer. Mon conjoint se contentait de m'envoyer un courrier pour prendre de mes nouvelles une fois par mois, ce qui m'arrangeait bien. J'ai donné naissance à un garçon, que j'ai appelé Christophe. À partir du jour où il avait appris ma grossesse, le beau marin avait disparu. Je n'ai jamais cherché à le revoir. J'ai confié l'enfant à un couple recruté par mes parents et je suis rentrée à Paris. Alexis ne s'était rendu compte de rien. Pendant trois ans, j'ai régulièrement rendu visite à Christophe, me faisant passer pour une cousine éloignée. Tout a basculé le jour de son troisième anniversaire. Je me souviens que j'avais une trottinette rouge pour lui dans mes bagages. C'est idiot, n'est-ce pas ? Quand je suis arrivée à Chambéry, dans sa famille d'accueil, j'ai vécu un moment terrible : la maison était vide.

Elle s'arrêta quelques instants, comme pour remettre ses pensées en ordre.

— Je l'ai fouillée de fond en comble, mais je n'ai trouvé aucun signe de vie. Paniquée, j'ai interrogé les voisins. Christophe et ses parents adoptifs avaient disparu quinze jours plus tôt. Je les ai fait rechercher, tout en veillant à ne pas éveiller les soupçons de mon mari. Personne n'a jamais su où ils étaient partis. Pendant des années, j'ai entendu dans mes rêves mon fils m'appeler, et puis le temps a fait son œuvre. Jusqu'à hier...

— Que s'est-il passé hier ?

— Je l'ai revu, après trente-quatre ans d'absence.

— Où l'avez-vous revu ?

— En première page de ce journal, avec cinq autres marins.

Michel ne savait pas à quoi s'attendre, mais sûrement pas à cela. Il regarda alternativement la femme, puis son père, qui semblait particulièrement concerné par cette histoire. Comme il fronçait les yeux, Maurice Navarre secoua discrètement la tête. Bernadette Borday n'était pas une mythomane et son père n'était pas le géniteur de l'enfant. Il s'adressa à leur invitée :

— La dernière fois que vous avez vu Christophe, il n'avait pas encore trois ans. Je veux bien croire en la puissance de l'instinct maternel, mais de là à reconnaître votre fils ! Par ailleurs, la qualité de la photo est médiocre.

— Je comprends parfaitement votre scepticisme, Michel, mais je suis convaincue que c'est lui. Son visage d'abord. C'est le portrait de son père. Il s'est certes comporté comme un lâche, mais j'ai follement aimé cet officier de marine pendant quelques mois. Son sourire est resté gravé dans mon cœur. Ensuite, nous disposons d'un élément fort, d'une preuve dirais-je même. Regardez son nom, invita-t-elle en tendant le journal.

— Christophe Maleval ? demanda Michel Navarre.

— C'est ainsi que s'appelait la famille qui l'a recueilli. Vous voyez, c'est lui !

Michel reposa *le Télégramme*, accepta le verre de whisky présenté par son père et observa intensément la vicomtesse Borday. Une tristesse qu'il ne savait décrypter flottait sur ses traits.

— Ce sont effectivement deux indices intéressants, mais le nom de Maleval est très répandu. Des dizaines de milliers de personnes portent ce patronyme. Par ailleurs, la ressemblance avec l'homme que vous avez aimé ne prouve rien.

— Vous ne me croyez pas, c'est cela ?

— Je n'ai pas de raison de mettre en doute votre histoire, Bernadette. Cependant, de là à me persuader que ce marin est votre fils...

Maurice Navarre s'approcha sur le rebord de son siège et brisa le silence gêné qui venait de s'installer dans la pièce.

— Quand Bernadette m'a annoncé la nouvelle, j'ai eu une réaction identique à la tienne, Michel. La coïncidence était trop surprenante ! Puis j'ai réfléchi. Même s'il n'y a qu'une chance sur

cent pour que ce marin soit Christophe, la piste mérite d'être étudiée.

— Libre à toi de jouer au détective, mais en quoi ça me concerne ?

— J'aimerais que tu te charges de cette enquête, Michel. Bernadette souscrit à cette idée.

Michel le fixa pour s'assurer qu'il ne plaisantait pas.

— C'est très sérieux, lui confirma son père.

— Maurice m'a raconté vos recherches en Égypte, lorsque vous faisiez partie de l'équipe de Christiane Desroches Noblecourt, insista la vicomtesse. Il m'a narré dans les détails votre découverte de la tombe d'un vizir de Touthmôsis III. Elle est digne d'un roman de Jules Verne ou d'un film de Steven Spielberg !

— Il vous a aussi raconté que j'ai lu tous les livres d'Agatha Christie dans le texte à l'âge de quinze ans ? Je ne suis pas Hercule Poirot pour autant ! Écoute, papa, sans vouloir te vexer, on nage en plein délire. Si tu souhaites remonter la piste de Christophe Maleval, adresse-toi à un de tes amis. Avec les relations que tu entretiens dans le monde politique, tu auras sûrement accès à une bonne officine spécialisée.

— Je n'ai aucune confiance en eux, et tu sais bien que je ne les ai fréquentés que pour les besoins de mon entreprise. Réfléchis, mon garçon. Tu m'as expliqué la semaine dernière que tu avais l'intention d'écrire un roman qui se déroule en Bretagne, mais que tu n'en tenais pas encore le fil directeur. C'est une excellente occasion pour plonger dans l'action.

— Vous êtes bien conscients de ce que vous me demandez ? Partir enquêter sur l'identité d'un mort, reconstruire sa vie pour découvrir s'il n'a pas passé sa petite enfance en Savoie. Je suis un historien, pas un détective privé !

— Je compte sur ton imagination et ta débrouillardise, rétorqua le retraité. Quand on a négocié avec les autorités égyptiennes, on ne craint plus l'administration française. Je me permets d'insister, Michel : peux-tu au moins te rendre quelques jours dans le village de Saint-Ternoc et prendre des renseignements ?

6. LA FORET

Michel Navarre avait dormi comme une pierre et s'était levé tôt. Katell Le Brozec lui avait servi un petit déjeuner roboratif et avait pris le temps de discuter avec lui. Elle s'était installée à sa table et l'avait accompagné en buvant un bol de *robusta* à réveiller un mort. Elle lui avait succinctement raconté l'histoire du village et indiqué les principaux lieux à visiter. Elle lui avait aussi prêté une carte d'état-major. Michel avait dû promettre de lui dévoiler quelques anecdotes de sa vie égyptienne.

Le jour se levait quand le romancier avait rejoint le port, et un sentiment de plénitude l'avait envahi. Il ressentait la même impression lorsqu'il remettait les pieds sur le sol égyptien après un long séjour en France. Certes, tout opposait les paysages, mais cette sensation d'éternité était identique. Dans cent ans, mille ans, toute trace de son passage aurait disparu, mais la nature serait toujours là, immuable, sans un seul souvenir de ceux qui avaient pensé pouvoir laisser leur empreinte sur le monde. Peut-être en serait-il lui-même une particule, qui sait ? Éduqué entre le fervent athéisme de son père, la dévotion religieuse de sa grand-mère paternelle et son intérêt précoce pour les croyances égyptiennes, Michel Navarre avait une notion de l'au-delà toute personnelle.

Michel avait espéré discuter avec des pêcheurs, mais ils avaient pris la mer avant l'aube et reviendraient soit en fin d'après-midi, soit deux ou trois jours plus tard. Il avait alors traversé le village en remontant la rue principale et, arrivé sur le plateau qui surplombait l'océan, s'était dirigé vers l'ouest. Il avait emprunté un chemin communal qui desservait un hameau : quelques fermes et des maisons plus ou moins vétustes dont les cheminées fumantes

indiquaient une présence. Il avait apporté dans ses bagages des chaussures de marche qui lui permettaient de parcourir les prés humides tout en gardant les pieds au sec. Il décida de suivre une voie à peine carrossable qui traversait une forêt de chênes et de frênes. Sans doute utilisée par les habitants durant les siècles précédents, la route n'était plus qu'une piste de randonnée. Au vu de la taille de certains arbres, elle était sans aucun doute très ancienne. Le soleil jouait avec les nuages, déposant sur les branches des touches d'ombre et de lumière. Quelques oiseaux profitaient de la douceur pour lancer leurs premiers trilles. Michel Navarre avança, envoûté par le silence bruyant des sous-bois. À cette époque de l'année, il devait être le seul promeneur à errer par là.

Il sursauta au son d'un jappement bref juste derrière lui et se retourna. À quelques mètres, assis sur son arrière-train, un grand chien l'observait de ses yeux perçants. L'homme, inquiet, regarda la bête qui le dévisageait sans crainte. Un chien sauvage se serait enfui à son passage. L'animal, au long pelage gris clair, ressemblait bien plus à un loup qu'à un chien. Comme pour lui confirmer son intuition, la bête poussa un court hurlement. La peur laissa la place à la surprise : que faisait un loup en Bretagne ? L'animal semblait être un solitaire. Il se releva et repartit en sens inverse sur le chemin. Michel le fixait sans bouger. Le loup esquissa un mouvement de tête, comme pour l'inviter à le suivre. Fasciné par la majesté de la bête et le côté irréel de la situation, il obtempéra. Visiblement satisfait, l'animal trottina sur une centaine de mètres, puis l'attendit. Michel le rejoignit, mais se retint cependant de le toucher. L'archéologue avait croisé des chacals en Afrique, mais ils ne dégageaient pas la même impression de puissance que cette bête. Le loup s'enfonça dans le bois. Michel le suivit sans plus d'hésitation. Au bout de quelques dizaines de mètres, la bête s'arrêta, s'assit et jappa. Devant elle, l'entrée d'une allée couverte, à moitié cachée par un mur de fougères et de ronces. Michel s'en approcha et passa la tête à l'intérieur. Le loup se releva puis disparut aussi mystérieusement qu'il était arrivé.

Michel Navarre ne comprenait pas ce qui se passait. Un loup sorti de nulle part lui avait servi de guide jusqu'à un mégalithe ! Il décida de remettre à plus tard les explications et de profiter de sa découverte. Les années passées en Égypte avaient ancré en lui une admiration sans bornes pour les bâtisseurs du Néolithique. Ce

monument multimillénaire excitait sa curiosité. Il écarta la végétation qui barrait l'accès au dolmen. Puis, à la lumière de la flamme de son Zippo, il pénétra dans la demeure mortuaire et avança sur une bonne dizaine de mètres en se penchant, avant d'atteindre le bout du couloir. Plusieurs tables de pierre tenaient lieu de plafond, et de la terre bouchait les interstices entre les blocs. La forêt avait recouvert le monument et avait fait sien cet antique tombeau. Il observa attentivement la paroi du fond et y posa la main. Sous ses doigts, il sentit deux protubérances arrondies gravées dans la pierre. Avec émotion, il reconnut une représentation archaïque de la déesse-mère. Combien d'hommes et de femmes avaient été enterrés ici, accompagnés ou confiés à la miséricorde de leurs dieux ? À côté de la sculpture, il repéra des signes taillés dans la roche, dont il ne put deviner la signification. Il reviendrait avec une lampe torche et un appareil photo. Il continua à explorer le mur du mégalithe du bout des doigts. Peu à peu, le contact du granit sur sa peau le plongea dans une étrange torpeur. Il éteignit son briquet.

L'obscurité était presque totale. Un instant, il se revit enfermé dans un mastaba d'Oumm el Qa'ab, pièce funéraire qu'il avait découverte cinq ans plus tôt dans la nécropole des rois d'Égypte de la I^{re} dynastie. Poussé par une force intérieure, il s'assit alors en tailleur sur le sol humide et ferma les yeux. Il posa ses mains sur ses genoux et ralentit son rythme respiratoire. Il voulait savoir. Même si cela risquait de le perturber. Il se concentra et chassa de son cerveau toute pensée parasite. Au bout d'une durée qu'il ne put estimer, un immense calme l'envahit. Un léger frissonnement, semblable à celui que peut provoquer le froid, parcourut son corps. Puis une onde de chaleur engourdit ses membres et le plongea dans une semi-catalepsie. Il flottait hors du temps, protégé par les murs millénaires. Soudain, le silence se brisa : un bruit de fond d'abord, diffus. Le son s'amplifia peu à peu. Il devina un groupe d'hommes en discussion. Il était incapable de saisir ce qui se disait, encore moins de comprendre la nature des échanges. Cependant, ce bourdonnement lointain était apaisant. Puis une voix, claire, suave : la voix d'une femme. Une voix d'homme lui répondit, chaude et rassurante : promesse de douceur et de paix. Soudain un cri, dément, qui annihila en un éclair la sensation de bien-être qui l'avait enveloppé. Les voix disparurent, remplacées par des cris déchirants.

Des cris de peur, des cris de rage ! Ils vrillèrent la tête du visiteur réfugié dans le tombeau. Michel s'effondra et reprit conscience de son environnement, les yeux embués de larmes. Le sang battait dans son crâne à lui faire exploser les tempes. Pourquoi s'était-il livré à cette expérience ? Il n'avait jamais voulu croire les médecins, même s'il avait dû renoncer à sa carrière d'archéologue suite à ses hallucinations. Il resta allongé sur le sol jusqu'à ce que ses maux de tête s'estompent, puis il se releva et quitta l'allée couverte. Il espéra secrètement revoir le loup, mais il était seul. Que s'était-il passé dans cette tombe ?

Il regagna le chemin qui s'enfonçait dans la forêt. Vingt minutes plus tard, il lâcha un sifflement de surprise. Les arbres avaient disparu, remplacés par un immense amphithéâtre de pierre. Il comprit qu'il était arrivé à la limite des carrières de Saint-Ternoc. Pendant des dizaines d'années, les hommes avaient arraché du sol des milliers de blocs de granit pour construire des bâtiments dans la France entière. La surface de l'exploitation était vaste : plusieurs hectares au bas mot. Aujourd'hui, l'activité était devenue marginale. Pierres tombales et éléments de décoration représentaient sans doute la majorité de la production. Le temps où le propriétaire de la carrière était l'employeur principal et le maître de Saint-Ternoc serait bientôt révolu. Michel décida de bifurquer en direction du nord, vers l'océan.

7. YVES LE GOFF

Le paysage se transforma. Cessant d'être protégée par une barre rocheuse, la forêt laissa soudain place à une lande battue par les vents et parsemée d'amas granitiques. Seuls des genêts, de la bruyère et quelques arbustes pouvaient en coloniser le sol inhospitalier : le littoral breton dans sa simplicité et son dénuement. Michel Navarre traversa la lande et s'approcha du bord de la falaise. Vingt mètres en contrebas, le sable encore luisant d'humidité reflétait les rayons du soleil printanier. La marée était basse, et quelques pêcheurs à pied, essaimés sur la plage, grattaient le sable avec leur râteau, à la recherche de coques et de palourdes. L'historien emprunta un sentier qui se faufilait à travers les blocs de pierre et descendait jusqu'à une crique. Arrivé sur le sable, il ôta ses chaussures, remonta son pantalon en toile et se dirigea vers la mer. De petites vagues venaient mourir devant lui. Il avança, les pieds saisis par le froid de l'eau, et marcha plusieurs minutes, toujours perturbé par son expérience dans l'allée couverte. Il s'approcha de l'un des pêcheurs, presque envieux de la sérénité que dégageaient ses gestes répétitifs. Le seau était déjà à moitié rempli de coquillages.

— Si vous voulez les goûter, faudra manger chez le Gwenn ce soir ! annonça le Breton en enfonçant sa pelle dans le sol. Il dispersa le sable qu'il venait de retirer et se pencha pour ramasser trois palourdes. Il les nettoya rapidement dans une flaque et les jeta dans le seau.

— Gwenn ? demanda Michel sans quitter des yeux les gestes du pêcheur.

— Le patron du *Ty Gwenn*, le restaurant en haut du village. Le jeudi soir, il prépare une cotriade qui attire des clients de Brest ou de Morlaix. Si ça vous tente, dépêchez-vous de réserver.

Le pêcheur s'essuya les mains sur son pantalon et salua Michel en se retournant vers lui.

— Je suis Yves Le Goff. J'imagine que vous êtes l'écrivain qui dort chez Katell ?

— L'écrivain s'appelle Michel Navarre, lui sourit-il en lui rendant sa poignée de main. Je séjourne en effet dans l'hôtel de M^{me} Le Brozec.

— Bah, vous pouvez dire Katell, comme tout le monde. Pour être franc, je l'ai croisée ce matin et elle n'a pas arrêté de me parler de vous et de vos livres. Elle était excitée comme une puce, ma Katell. Bon, avec tout le respect que je vous dois, je m'intéresse pas trop à ce genre de couillonades, mais ma femme adorait ça. J'ai jamais eu le courage de vendre ses bouquins après sa mort, même s'ils encombrent mon grenier. Faut avouer que j'ai jamais été un très grand lecteur.

Michel Navarre s'amusa de la franchise toute naturelle du vieil homme. Il ne devinait aucune provocation dans ses propos, juste un constat.

— Vous semblez bien connaître... Katell. Elle est charmante.

— C'est la fille de ma défunte sœur. C'est une gamine en or, mais elle peut retrouver le caractère de sa mère. Et là, mieux vaut faire un détour.

Michel ne tenta pas d'en savoir plus sur les relations familiales de son interlocuteur. Comme il hésitait sur la marche à suivre avec le pêcheur, Yves Le Goff ramassa son seau et s'étira.

— Allez, ça suffit pour aujourd'hui, décida le Breton. Vous faites quelques pas avec moi ?

L'écrivain se jeta sur l'occasion. Yves Le Goff devait connaître tout le monde dans le village. Ils remontèrent lentement la plage. Porté par le vent, l'écho lointain des cloches d'une l'église venait de sonner midi.

— Vous écrivez vraiment des bouquins ? interrogea Le Goff.

— Oui, pourquoi aurais-je inventé cette histoire ? Votre nièce vous l'a confirmé. Elle a même lu un de mes romans.

— Excusez-moi, je suis devenu trop méfiant.

Navarre ne broncha pas. Il devait laisser son voisin préciser le fil de sa pensée.

— C'est qu'avec tout ce qu'on a vécu ces six derniers mois... Une escouade de journalistes qui se croyaient partout chez eux a débarqué à Saint-Ternoc. Y a même eu des types de la télé qu'ont voulu faire un reportage sur la vie du village. Comme si on habitait dans un zoo ! Une idée à la con, tiens ! Heureusement, le maire les a chassés avant qu'ils nous envahissent. Ça s'est calmé depuis, mais la mort de nos deux gars pourrait relancer la danse.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé à Saint-Ternoc, monsieur Le Goff, mais en quoi la disparition en mer de deux marins pourrait-elle être en rapport avec la mystérieuse affaire que vous évoquez ?

— Vous ne regardez pas la télé ?

— Je ne fais pas partie des admirateurs de Christine Ockrent et je m'intéresse peu aux faits divers, y compris aux plus dramatiques, répondit le romancier.

— Bah, vous avez sans doute raison. Avec ces infos, on nous force à recueillir la pourriture du monde tous les soirs dans notre assiette de soupe. Bref, on a retrouvé au mois d'octobre dernier le corps d'un habitant de Saint-Ternoc dans les carrières.

— Une chute mortelle ?

— Pas vraiment, non, le gars a été assassiné. Et pas de la plus belle des manières !

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire qu'il a été égorgé comme un poulet. J'ai pas vu le cadavre, mais le Jules, qui l'a découvert, nous en parle chaque fois qu'on va boire un coup au bistrot. Le pauvre, il était déjà un peu simplet, mais là, ça l'a achevé. Y a des choses qu'il aimerait bien nous dire, mais il a pas le droit. Même la promesse de tournées de rhum y a rien fait.

— Merci pour cette explication. Je comprends mieux votre méfiance. Je peux vous rassurer en vous disant que je ne suis pas venu enquêter sur ce meurtre. La gendarmerie a retrouvé l'assassin ?

— Non. Le grand barnum a cessé, mais la gendarmerie cherche toujours. Le père Karantec ne laissera pas impunie la mort d'un de ses fils.

— Karantec ? Le propriétaire des carrières ?

— Vous connaissez ? s'étonna le pêcheur.

— Madame Le Brozec, enfin Katell, m'en a parlé ce matin quand elle m'a raconté l'histoire du village. C'est quelqu'un qui compte à Saint-Ternoc, n'est-ce pas ?

— La famille Karantec fait effectivement la pluie et le beau temps sur ce morceau du Finistère depuis un siècle. Pour le meilleur, mais surtout pour le pire, lâcha Le Goff avec un rictus de mépris.

Il s'aperçut qu'il s'était laissé aller à des confidences avec un étranger et reprit son sourire en arrivant en haut de la plage.

— Oubliez ce que j'ai dit. Je suis un vieil homme. Profitez plutôt de la beauté et du mystère de cette région. Elle est rude, mais n'hésite pas à s'offrir à ceux qui savent l'écouter. Je vous recroiserai peut-être à l'hôtel. Je passerai chercher Katell demain en fin d'après-midi. Le recteur célèbre une messe d'adieu en mémoire de nos deux marins disparus en mer.

Ils remontèrent en silence le chemin d'accès à la crique, puis débouchèrent sur la lande. Yves Le Goff tendit le bras et indiqua, plus bas, un amas de récifs découvert par la mer.

— C'est là que j'ai trouvé l'épave de *la Morgane*. Le bateau n'était pas trop abîmé, mais y avait plus personne à bord. Une fois de plus, l'océan nous a pris des enfants. À croire que c'est le tribut qu'on lui doit pour qu'il accepte de nous nourrir, ajouta-t-il, fataliste.

8. TY GWENN

Quand Michel Navarre avait rejoint le centre du village, il était trop tard pour déjeuner dans un restaurant. Il était descendu sur le port et avait réussi à se faire servir un sandwich par le patron de *La Frégate*, l'un des deux bars qui vivaient au rythme des marins. Une bière en main, il s'était assis à une table proche de la fenêtre. Il s'était abîmé dans la contemplation du port en songeant à sa matinée. L'activité était réduite. Les chalutiers n'étaient pas encore rentrés. Les mouettes dansaient au-dessus des flots dans un ballet hypnotique. Il prendrait des renseignements sur Yves Le Goff auprès de Katell. Le vieux pêcheur pourrait certainement lui fournir des informations sur Christophe Maleval. Cependant, sa pensée était essentiellement focalisée sur les événements de la forêt. Ce qu'il avait vécu s'était-il réellement déroulé ou l'avait-il fantasmé ? Il ne se voyait pas demander aux clients du bar si des loups se promenaient dans Saint-Ternoc sans passer pour un abruti de Parisien. Non seulement un loup, d'ailleurs, mais un loup capable de l'entraîner jusqu'à l'entrée d'une allée couverte cachée dans les bois ! Pire encore, son expérience à l'intérieur du mégalithe ! Au milieu d'une assemblée inconnue, comme si des esprits avaient transité par cette sépulture pour s'adresser à lui !

Il en aurait presque ressenti de l'excitation si cela ne l'avait pas replongé cinq ans plus tôt au cœur de la vallée des Rois. Le drame l'avait forcé à quitter l'Égypte, en proie à des questions auxquelles il n'avait toujours pas trouvé de réponse. Son père l'avait soutenu tout au long de cette épreuve, et Michel avait rapidement repris pied. Fort de ses connaissances sur l'Égypte, d'une solide imagination et d'une écriture fluide, il avait tenté sa chance dans la

littérature. La chance lui avait souri, faisant de lui un auteur à succès en moins de trois ans. Il avait du coup abandonné tout suivi psychiatrique, sans savoir s'il avait vraiment vécu ses contacts avec les esprits des anciens Égyptiens ou s'il avait été victime de crises de schizophrénie. Il avait repoussé ses souvenirs au fond de sa mémoire, jusqu'à ce qu'ils réapparaissent ce matin. La peur était revenue, la peur de la maladie psychiatrique. Et si les autres avaient eu raison ? Ces murmures, puis ces voix et ces cris dans le mégalithe n'avaient aucun sens. Il garderait tout ça pour lui.

Il regagna l'hôtel et passa le reste de l'après-midi à organiser des notes pour son roman. La rencontre avec Yves Le Goff, l'ambiance de la forêt de Saint-Ternoc, la faconde de Katell Le Brozec, une saillie d'un client du bar : autant d'éléments qui, légèrement transformés, trouveraient place dans son manuscrit. Il attaqua également le recensement des personnes à interroger. Yann Karantec était en tête de liste. Le maître de Saint-Ternoc connaissait sans doute toutes les histoires du village. Accepterait-il de le recevoir ? Sûrement pas s'il le prenait pour un journaliste venu enquêter sur l'assassinat de son fils. À lui d'être vigilant sur l'image qu'il renvoyait à la population. Ce meurtre non résolu l'intéressait. Il n'avait aucun rapport avec la disparition en mer de deux marins, mais on n'égorge pas par hasard l'un des hommes les plus riches de la région sur le lieu symbolique de son ascension sociale. Il avait aussi prévu d'aller traîner dans les bars pour y chercher l'inspiration... ou la simuler. Les gens aiment se raconter, et quelle meilleure oreille que celle d'un écrivain qui glissera peut-être l'un de leurs exploits dans un roman ?

Michel avait obtenu une place au *Ty Gwenn* grâce à l'intervention de Katell Le Brozec. Il avait proposé à la gérante de l'hôtel de l'accompagner pour le dîner. Elle avait hésité quelques secondes, apparemment flattée par la demande, mais s'était ensuite rapidement assombrie. Michel avait compris qu'elle serait gênée de s'afficher avec un client tout juste débarqué. Il n'avait pas insisté et l'avait remerciée pour la réservation.

Le restaurant *Ty Gwenn* était un des fleurons de la région. Le chef, originaire de Saint-Ternoc, avait décidé de mettre son pays à l'honneur. C'est donc Brest et Morlaix qui venaient à lui pour goûter sa cuisine louée par toutes les fines gueules et les guides gastronomiques. Michel avait marché un bon quart d'heure pour

rejoindre l'établissement, situé dans les hauts du village, non loin de la demeure de la famille Karantec. Caché de la route par une pinède, il proposait une terrasse qui offrait une splendide vue sur la mer. Les derniers rayons d'un soleil déclinant embrasaient l'océan. La soirée était belle. Michel Navarre devina, au loin, une île qui se découpait sur l'horizon. Il avait passé une veste et une cravate, ne voulant pas dépareiller la clientèle bourgeoise habituelle. Assis dans un coin de la salle, il aurait le loisir d'observer l'arrivée des convives. Son réflexe de romancier reprenait le dessus : étudier les faits, les analyser et, ultérieurement, les interpréter. Il avait aussi emporté un livre. Il détestait donner l'impression de s'ennuyer dans un restaurant ou, pire encore, d'espionner les autres.

Quelques minutes plus tard, une imperceptible excitation gagna le chef de rang. Quatre hommes venaient d'entrer. Ils devinrent aussitôt le centre de toutes les attentions. Sans un regard pour le personnel, un quadragénaire, deux quinquagénaires et un convive plus âgé s'installèrent à une table réservée près de la véranda. Michel Navarre questionna le serveur qui avait pris sa commande :

— Tous les jeudis, monsieur Karantec vient dîner ici. Ce soir, il a invité deux députés du coin et un sénateur parisien.

Le romancier le remercia et observa les nouveaux arrivants à la dérobée. Un rapide calcul : Yann Karantec devait avoir au moins soixante-dix ans. Les traits du plus âgé ne lui semblaient pas inconnus. L'air dominateur des gens de pouvoir, le visage en forme de lame de couteau et une abondante chevelure blanche. Où pouvait-il l'avoir croisé ? Les trois autres convives dégageaient eux aussi une suffisance certaine. Pas le genre de personne à qui il devait être simple de s'opposer. Le professionnalisme politique dévoyait les vocations de jeunesse, transformant nombre d'idéalistes en vieux routards spécialistes des arrangements de tout bord. Quatre ans à peine après son élection, François Mitterrand et son équipe avaient largement douché les illusions de nombreux Français qui avaient espéré voir les choses changer. Michel sortit son carnet et, en attendant sa cotriade, croqua rapidement les quatre convives. Tout comme certains ont besoin d'écrire pour mémoriser un mot ou une idée, dessiner l'aidait à graver dans son esprit des lieux ou des visages. Il passa plus de temps sur l'homme aux cheveux blancs : il voulait s'imprégner de la personnalité de Yann Karantec avant de le rencontrer.

9. JP

Michel Navarre s'était levé à cinq heures du matin. Il avait laissé la veille un mot sur le comptoir d'accueil pour prévenir Katell Le Brozec : il ne prendrait pas le petit déjeuner. Quand il avait ouvert la fenêtre, il faisait encore nuit noire et une pluie froide tombait sur le village. Il s'était habillé en conséquence et, silencieusement, avait descendu le vieil escalier.

L'air vivifiant l'avait rapidement sorti de son sommeil – de son mauvais sommeil d'ailleurs. Durant la nuit, il avait revécu plusieurs fois sa vision dans l'allée couverte, avec, chaque fois, une acuité croissante. Quand il s'était finalement réveillé, les vêtements trempés de sueur, il était convaincu d'avoir été sciemment choisi comme témoin de cette scène. Cependant, un des psychanalystes qu'il avait rencontrés auparavant lui avait appris que les hallucinations auditives étaient courantes chez les schizophrènes. Il lui avait même cité la phrase d'un psychiatre hongrois dont Michel avait oublié le nom : « Quand un homme parle à Dieu, on dit qu'il prie. Quand Dieu parle à un homme, on dit de ce dernier qu'il est schizophrène. » La science n'expliquait pas les visions de Navarre, mais étaient-elles pour autant le fruit de son imagination ? Le crachin le sortit définitivement de sa torpeur. Il retournerait dans la forêt et retenterait l'expérience. En attendant, il voulait solliciter les marins avant leur départ.

Sur le port, des phares de voitures et la vitre éclairée du bar *La Frégate* trouaient la noirceur de la nuit. L'autoradio d'une 504 diffusait la chanson *Cargo de nuit* d'Axel Bauer. Vareuse fermée jusqu'au cou, bonnet de laine enfoncé sur le crâne, les pêcheurs présents n'avaient rien des marins bodybuildés du vidéoclip qui

avait cartonné l'année précédente. Les faisceaux des lampes de poche dansaient dans l'obscurité, lucioles géantes qui dévoilaient aux pêcheurs le chemin vers leur bateau. Michel Navarre essaya de se faire accepter sur un chalutier pour une journée de travail, ou au moins de prendre rendez-vous pour une prochaine sortie en mer. Il s'aperçut rapidement qu'il gênait ces hommes aux gestes mécaniques et réglés comme du papier à musique. Il essuya plusieurs refus avant de tomber sur un ancien qui lui promit de l'emmener avec lui deux jours plus tard. Quand Michel lui proposa même de le dédommager, le patron lui répondit clairement :

— Si je t'embarque, mon gars, c'est pour que tu racontes mon métier dans ton livre. On en a bien besoin. Mais dame ! je suis pas là pour demander l'aumône. Tu payeras ta journée avec tes bras. Si la pêche est bonne, tu pourras rapporter du poisson à la Katell. Elle saura te le cuisiner.

Michel Navarre nota son nom, le remercia et, satisfait, se replia vers le bar. Les derniers marins avalaient un café chaud avant d'affronter la mer. Rapidement, il se retrouva seul avec le patron. Dehors, l'aube commençait tout juste à poindre.

— Vous avez réussi à vous faire embaucher ? s'enquit le cafetier, heureux d'avoir de la compagnie. Les pêcheurs étaient partis et les habitués n'étaient pas encore arrivés. Michel décida de profiter de ce moment pour engager la conversation.

— Jos Laot a accepté de m'emmener après-demain.

— Jos ? releva le cafetier en soulevant ses épais sourcils. C'est surprenant, parce qu'il est du genre solitaire et même tête de mule. Mais c'est un des meilleurs marins. Avec lui, vous n'allez pas vous user la langue, mais vous aurez des ampoules aux mains en rentrant... et des sacrés morceaux de poissons. Bon, sinon, un p'tit blanc, ça vous dit ? Il faut chasser la froidure. C'est moi qui régale.

Avant que Michel réponde, il sortit deux verres ballon, une bouteille de muscadet ainsi qu'un pain et du pâté et les posa sur le zinc. Le romancier saliva à la vue de ce petit déjeuner bienvenu.

— Faites les sandwichs pendant que je fais péter le bouchon. Ne soyez pas mesquin sur le pâté, il va falloir tenir la journée ! Et puisqu'on y est, je m'appelle Jean-Pierre Lannor. Vous pouvez m'appeler JP, comme les autres. Moi, je sais qui vous êtes.

Pendant qu'ils préparaient ensemble leur collation, Michel lança la conversation sur un mode banal :

— J'ai mangé hier soir au *Ty Gwenn*. La cotriade était excellente.

— Au *Ty Gwenn* ! Eh ben, ça rapporte d'écrire des livres, commenta le patron en remplissant les verres. J'y suis allé qu'une fois, mais je m'en souviens ! C'est vrai que le jeune qui a repris l'affaire sait cuisiner. Je m'étais régalé.

— Il y avait du beau monde. J'ai même vu M. Karantec avec des hommes politiques de la région.

À la moue contrariée du cafetier, Michel saisit qu'il était encore trop tôt pour explorer la voie « Karantec ». Il poursuivit :

— En y allant, j'ai aperçu une île au large. Elle m'a semblé assez grande. Elle se visite ?

— Vous voulez vous rendre sur l'île de Maen Du ? Vous tenez à réveiller des fantômes ? s'étonna le patron, surpris par la requête.

Quand il lut de l'incompréhension dans le regard de son interlocuteur, il s'expliqua :

— Vous n'avez jamais entendu parler du pénitencier de l'île de la Pierre noire ?

— Pour tout vous avouer, hésita Michel, je sais qu'une prison avait été construite en face des côtes bretonnes au siècle dernier et qu'elle a été fermée après la Seconde Guerre. Une fois que je vous ai dit ça, j'ai fait le tour du sujet.

— On n'aime pas bien en parler à Saint-Ternoc. Ça rappelle encore de mauvais souvenirs. Mais puisqu'on n'est que tous les deux, je vais vous rencarder. Ça vous évitera d'avoir des problèmes avec des gens du village en posant trop de questions... surtout avec le père Karantec, ajouta-t-il avec un clin d'œil complice.

Navarre comprit que l'envie d'étaler ses connaissances auprès d'un écrivain dépassait l'aspect confidentiel. Il sortit son cahier de notes. Le patron fit un signe d'assentiment de la tête et débuta son récit :

— Maen Du, autrefois, c'était le cœur de Saint-Ternoc. Depuis un siècle, pratiquement plus personne n'y a mis les pieds, mais tous les marins la croisent quotidiennement et on la voit quand il fait beau. Ça n'a pas toujours été comme ça. Avant qu'on construise cette maudite prison, elle avait plutôt bonne réputation.

— Qu'y avait-il sur cette île qui mérite la visite ?

— Elle a été habitée il y a très longtemps. D'abord par des druides, ou des types du genre. Il y a d'immenses menhirs, ainsi qu'un dolmen taillé dans une pierre noire dont personne ne connaît

l'origine... enfin, pas moi en tout cas, ajouta-t-il pour tempérer son propos. Ensuite, des moines sont venus s'y installer. Il y a aussi les ruines d'un très grand monastère et de quelques bâtiments autour. Mon père m'y a emmené une fois, en 1942. Il s'occupait du ravitaillement des prisonniers et des gardiens. Comme j'avais que sept ans et que je m'ennuyais en l'attendant, un des gardiens m'a fait faire un petit tour. C'était impressionnant. Maintenant, on peut plus y aller.

— L'île n'appartient pas au village ou à la région ? s'étonna le romancier.

— Non, elle a été vendue après la guerre. Je crois que c'est un Angliche qui l'a achetée. Saint-Ternoc avait besoin d'argent, et l'île rappelait trop de mauvais souvenirs. C'est dommage, parce que je suis certain qu'elle attirerait des touristes. Aujourd'hui, les gens aiment bien toutes ces vieilles pierres.

— Je vous le confirme, commenta Navarre en souriant. Je me suis intéressé aux pyramides pendant plus de quinze ans. Même si l'île est privée, qu'est-ce qui empêche de s'y rendre ? Observer les ensembles mégalithiques qui s'y trouvent ne dérangerait pas le propriétaire... qui doit sûrement habiter ailleurs.

— Ouais, il n'y a plus qu'une maison de gardiens près du port. Enfin, c'est ce qui se dit. On dit aussi que le propriétaire fait des trucs sur de l'énergie, vous savez, les expériences avec les marées, comme vers Saint-Malo. Bref, c'est secret, et personne n'a le droit d'y mettre les pieds. Pas les touristes ou les villageois en tout cas.

— Vous m'avez parlé de mauvais souvenirs, JP. J'imagine qu'ils sont en relation avec la prison.

— Oui, saleté de prison ! Le village lui doit sa prospérité, et tout particulièrement la famille Karantec. Je ne connais pas tous les détails, mais quand la France a décidé de construire ce pénitencier dans les années 1880 et quelques, les Karantec sont entrés dans la danse. Je ne sais pas ce qu'ils ont manigancé, mais ils ont réussi à se faire donner toute une partie de la forêt et de la lande pour en exploiter le granit. Mon grand-père m'a raconté que ça avait grondé dans le village, qu'il y avait même eu des émeutes. Mais ils ont su y faire, les salauds !

— Qu'est-ce qu'elle a de si spécial, cette forêt ?

— On disait, et certains anciens le disent encore, qu'elle était habitée par un très vieux peuple de Bretagne, d'avant l'arrivée des

Celtes et des Romains. La forêt de Saint-Ternoc serait plus magique que celle de Brocéliande, celle de Merlin.

— Et vous y croyez ?

— Moi, non, mais à l'époque les gens étaient très accrochés aux traditions. Enfin, ça n'a pas gêné le père Karantec et ses amis. Pendant plusieurs années, tout le granit a servi à construire le pénitencier de Maen Du. Les Karantec ont commencé à se faire des couilles en or. Quand les premiers taulards sont arrivés, il a fallu du personnel pour la prison...

Le carillon de l'entrée sonna. Un client, pêcheur à la retraite, poussa la porte. JP arrêta net la conversation pour servir un café-calva. Avant que le nouvel arrivant entame la discussion, il griffonna quelques mots sur une feuille et déposa le morceau de papier devant Michel :

— Contactez ce type au Conquet. Dites-lui que vous appelez de ma part. Il connaît l'histoire de l'île bien mieux que moi. Évitez de parler de notre échange dans le village, ajouta-t-il avec un soupçon d'inquiétude. Certains fantômes sont encore vivaces... et dangereux.

Michel le rassura d'un signe de tête entendu. Comme un second client pénétrait dans le bar, JP rejoignit définitivement le zinc pour commenter le dernier but de Gérard Buscher, l'avant-centre du Brest Armorique. Michel Navarre regarda le message laissé par son nouvel ami. Il y décrypta le nom d'un certain Pierre Quénéhervé, ainsi qu'un numéro de téléphone. Même quarante ans après sa fermeture, le pénitencier de Maen Du était toujours présent dans la mémoire de Saint-Ternoc. Et, depuis plus d'un siècle, l'histoire de la famille Karantec était intimement liée à celle de la région, pour le meilleur, mais surtout, au vu de la réaction de JP, pour le pire. Pourquoi ce patron de café s'était-il confié à lui alors qu'il craignait d'éventuelles repréailles ? Cela n'apportait pas au romancier d'information sur le *curriculum* de son marin mort en mer, mais il sentait là matière à intrigue. Après tout, il était venu pour trouver des idées de scénario. Il allait explorer cette piste. De toute façon, vu le temps pluvieux prévu pour la journée, il n'avait pas envie d'arpenter les bois et les landes. Il n'avait plus qu'à attendre une heure décente, se rendre à la poste et appeler Quénéhervé pour convenir d'une entrevue. Il avait repéré l'enseigne d'un artisan taxi

dans le centre du village. Cela lui éviterait de multiplier les trajets interminables d'autocar.

10. LE MANOIR DE KERCADEC

Après avoir mangé sur le pouce, Michel Navarre s'était dirigé vers l'est en direction du manoir de Kercadec, imposante demeure en granit bâtie à la fin du XIX^e siècle et propriété de la famille Karantec. Cette famille était l'âme financière du village et de ses environs. Elle possédait une partie de Saint-Ternoc et avait fait fortune en exploitant la carrière de granit pendant plus d'un siècle, carrière aujourd'hui presque à l'abandon. Les Karantec avaient investi leurs richesses dans d'autres secteurs plus lucratifs et dictaient toujours leur loi à la région. JP avait dressé d'eux un portrait peu flatteur, mais peut-être Michel obtiendrait-il un rendez-vous ? S'il y avait des informations à glaner, c'est ici qu'il devait commencer.

Arrivé devant un portail monumental, il prit le temps d'observer l'endroit à travers les grilles. Au bout d'une longue allée trônait une imposante bâtisse de deux étages : elle comportait au bas mot une dizaine de pièces. Accolées à la maison, deux tourelles rondes conféraient à l'ensemble un côté moyenâgeux kitsch. Le premier propriétaire avait voulu laisser son empreinte : son domaine serait le centre du pouvoir local. Les lieux étaient entretenus avec soin. Malgré le vent qui balayait régulièrement la lande, le jardinier avait réussi à profiter des moindres recoins abrités pour créer des massifs arborés. Non loin de l'escalier conduisant à une majestueuse terrasse, un magnifique bosquet de pins maritimes offrait en été son ombrage aux occupants de la place. Enfin, un mur de granit de près de deux mètres de haut entourait le manoir. Michel estima sa longueur à plus d'un kilomètre. La famille Karantec protégeait sa tranquillité... ou se méfiait des Saint-Ternociens.

Avant d'appuyer sur la sonnette qui saillait sur le pilier du portail, il observa avec plus d'attention les véhicules garés devant l'entrée principale : une Jaguar, une grosse Mercedes, une Renault 25 et une 205 GTI. Les propriétaires de Kercadec collectionnaient les signes extérieurs de richesse ! Il sonna. Dans un crachotement quasi inaudible, une voix peu amène l'interpella :

— C'est pour quoi ?

— Je m'appelle Michel Navarre. J'aimerais m'entretenir avec M. Karantec.

— Pourquoi vous voulez le voir ?

— Je suis romancier et je souhaite connaître l'histoire de Saint-Ternoc. Je me suis dit que monsieur Karantec pourrait peut-être m'accorder un peu de son temps, expliqua le visiteur en tentant de mettre les formes à sa requête.

— Vous avez pris rendez-vous ?

— Non, je ne...

— Alors, dégagez ! Vous croyez qu'on dérange M. Karantec comme ça ? le coupa la voix nasillarde.

L'écrivain ne s'était pas attendu à être reçu les bras ouverts, mais l'accueil était des plus désagréables. Il décida de persévérer.

— Pourriez-vous me renseigner sur ses disponibilités ? Je suis au village pendant au moins une semaine et je pourrai me déplacer dès qu'il sera libre.

— Vous êtes bouché ou quoi ? Je lâche le chien.

La vibration de l'interphone cessa, preuve que le mystérieux interlocuteur avait mis fin à la conversation. Quelques secondes plus tard, des aboiements furieux déchirèrent l'atmosphère. Un dobermann de la taille d'un veau se précipitait vers la grille d'entrée. Même si la porte était solidement fermée, Michel Navarre préféra battre en retraite. Il devrait trouver un autre subterfuge pour rencontrer le maître de Saint-Ternoc. Il s'éloigna, convaincu d'être observé.

Il repartit vers l'ouest, traversa la route principale et emprunta une départementale pratiquement abandonnée qui serpentait à travers des prés et des bois de chênes, de châtaigniers et de frênes. Le paysage était reposant et l'esprit de Michel Navarre vagabonda.

Pierre Quénéhervé lui fournirait sans doute des informations sur les Karantec. Même si ces recherches n'avaient aucun rapport direct avec la quête de l'identité du marin perdu en mer, l'histoire

de ce bourg, écrasé par la domination centenaire d'une famille, était une belle source d'inspiration.